

LES CONFÉRENCES

POPSU

Cynthia  
Fleury

HABITER  
LE MONDE DE  
L'ANTHROPOCÈNE



## **La collection « Les conférences POPSU »**

Créée en 2017, la collection « Les conférences POPSU » de la Plateforme d'observation des projets et stratégies urbaines veut être à la fois un lieu de débats et un espace critique sur les mutations urbaines et territoriales, au plan national et international, afin de rapprocher les acteurs des chercheurs. À cette fin, la collection édite sous forme de *verbatim*, les conférences des chercheurs comme des acteurs – élus et services techniques des métropoles – prononcées dans le cadre de la plateforme à l'occasion de séminaires, colloques et d'entretiens.



Cynthia  
Fleury

HABITER  
LE MONDE  
DE L'ANTHRO-  
POCÈNE

Conférence prononcée, dans une version initiale, lors du colloque sur les complémentarités territoriales, « Pour des métropoles résilientes. Métropoles en transitions cherchent trajectoires territoriales », qui s'est tenu les 21 et 22 janvier 2021. Ces deux journées ont permis des échanges sur la mise en place d'un nouveau récit métropolitain grâce aux transitions, et à la définition de nouvelles figures des métropoles. Au-delà d'une mission de complémentarité entre la métropole et les territoires qui l'environnent, et de réciprocité dans leurs échanges, les interrelations conditionnent le fait métropolitain lui-même, alors que l'action publique paraît dans la tourmente.

Cette conférence vise à éprouver une grille de lecture du corpus philosophique et psychanalytique pour penser les stratégies urbaines des métropoles.

**J**e vais essayer de mobiliser des outils et des notions issus du corpus philosophique et psychanalytique, qui se sont popularisés, qui sont souvent instrumentalisés de manière communicationnelle. Néanmoins, ces outils et notions nous permettent de produire, notamment, des métaphores qui nous procurent des émotions et des images bien utiles pour comprendre les systèmes et les dynamiques complexes qui sont les nôtres actuellement.

Pourquoi prendre appui sur des notions issues d'un autre corpus ? Pourquoi faire appel à l'interdisciplinarité ? Parce qu'elle nous permet de penser la dimension holistique d'un phénomène, d'un dispositif. Quant à la métaphorisation, elle vient solliciter une sorte de savoir expérientiel, un vécu sensible. Elle nous permet d'éprouver une théorie, de comprendre par le ressenti quelque chose, de saisir émotion-

nellement une réalité. Cette métaphorisation n'est pas déficitaire, elle est, au sens bachelardien du terme, une poétique matérielle qui nous permet d'aller saisir quelque chose qu'on intuitionne et qu'on ne sait pas nécessairement argumenter, qu'on ne sait pas encore modéliser, mais qui renvoie à ces nouveaux vécus, à ces nouveaux usages.

2020 :  
NOUS AVONS FAIT  
COLLECTIVEMENT  
L'EXPÉRIENCE  
DE LA FAILLE  
SYSTÉMIQUE,  
UNE EXPÉRIENCE  
D'EFFONDREMENT.

Prenons la notion de résilience. Que nous évoque-t-elle lorsqu'on la superpose sur celle de ville ? Nous cherchons à dire plusieurs choses : qu'il existe avec la ville un rapport vital, une expérience esthétique, comme si la ville pouvait être un tiers-résilient dans nos vies. Qu'elle fonctionne également comme un métabolisme, une manière de digérer les phénomènes, de dépasser les traumatismes (environnementaux, économiques, politiques, etc.) qui peuvent l'atteindre. Il en est de même avec la notion de

« capacités ». Mobiliser les approches « capacitaires », c'est chercher à interroger la dimension capacitaire d'une ville, comment elle procure un *empowerment* au citoyen, comment elle participe à l'édification de son émancipation. Mobiliser la notion de « communs », poser la ville comme « communs »



nous permet d'interroger la combinaison « ressources + gouvernance » qu'elle représente. Ces différentes notions nous permettent d'interroger la ville en contexte anthropocénique, d'articuler ensemble contrat social et contrat naturel.

2020 aura signé l'entrée dans le millénium, et plus spécifiquement le XXI<sup>e</sup> siècle. Chronologiquement, la date d'entrée n'est pas celle-ci, mais en revanche la date expérientielle, et celle réellement épistémologique au sens de paradigmatique, c'est celle de 2020, où nous avons fait collectivement l'expérience de la faille systémique, une expérience d'effondrement. Les revues de littérature dans les sciences humaines et sociales ont acté depuis plusieurs années le terme « anthropocène », celui de « risque systémique », elles ont défini les « modélisations dites d'effondrement ». En revanche, ce qui est « inédit », c'est le vécu de cette théorisation, le vécu par le Nord, par l'Occident, et notamment par les individus les plus économiquement protégés dans ces systèmes urbains. En 2020, nous avons expérimenté dans nos vies, de manière très banale, très ordinaire, très incarnée, quantité de restrictions, quantité d'intermittences, quantité de contraintes, quantité de faux départs. Nous savons aujourd'hui que ce n'est pas simplement une crise mais que c'est du récurrent, que c'est comme ça que demain nous allons vivre dans ces formes d'incertitude et qu'il va falloir produire une homéostasie, autre terme métaphorique puisqu'il vient du territoire de la médecine mais qui peut être sollicité ici parce qu'il rappelle notre nécessité d'adaptation. D'adaptation et pas de sur-adaptation car la sur-adaptation, on le sait au-

jourd'hui, produit cliniquement des burn out, des phénomènes tout simplement d'usure mentale.

Résilience, chacun en connaît la signification : il s'agit de dépasser un traumatisme, une crise, d'inventer une nouvelle norme de vie, de retrouver un pouvoir de création et de commencement après une épreuve mortifère.

Pour la ville, supposer une résilience de sa part, c'est considérer que son défi va devoir affronter la question anthropocénique, autrement dit celle de la transition écologique et sociale. Tel est son « principe de réalité », ou ce que Bruno Latour<sup>1</sup> nomme, son « programme d'atterrissage », là-aussi par métaphorisation. Atterrir, au premier sens du terme : être rendu au sol, aurait dit Rimbaud, avec une réalité rugueuse à étreindre. Atterrir, reterritorialiser, s'ancrer, s'enraciner, prendre conscience de ce sol, des écosystèmes dont dépend la ville. La ville est devenue notre premier « milieu de vie ». Le milieu de vie de la modernité. Nous ne pouvons pas, nous ne pouvons plus, faire sans les villes. Il n'y aura pas d'à rebours sur l'urbanisation. En revanche, il faut faire autrement la ville. Quelle est cette « ville-providence » à laquelle nous aspirons ? Comme une sorte de Cité-État-Providence, une incarnation territorialisée d'un modèle social performant. En revanche, cette notion de « providence » ne peut pas être celle du XX<sup>e</sup> siècle. Elle n'est pas assimilable à l'abondance sans limites. Elle se définit comme une providence plus mature, plus consciente des limites biosphériques, plus consciente de la Terre.

La résilience, ici, renvoie donc à une forme d'atterrissage ur-

bain, ancré, territorial, un retour vers une modernité solide, dépassant la modernité liquide de Bauman<sup>2</sup>. La ville de demain doit servir les objectifs de ce programme de matérialisation.

La Covid a été cette expérience de retour à la nécessité de circuits courts sécurisés, de l'autonomisation de l'approvisionnement, sans parler de la revalorisation de l'État social, du capital social qui assurent la gouvernance de cet « accès à ». Capital social, ressources sécurisées, accès équitable, tout cela renvoie à la définition des « communs ». La gouvernance des communs est nécessairement une gouvernance résiliente.

Pourquoi résiliente ? Parce qu'elle s'intéresse à la solidarité dite écologique, qui combine à la fois la prise en considération des écosystèmes et des interactions humaines. La loi n°2006-436 du 14 avril 2006 relative aux parcs nationaux, aux parcs naturels marins et aux parcs naturels régionaux, met en relation les communautés humaines et les écosystèmes, les lois de coopération naturelle, crée des protocoles de réciprocité entre les organismes humains et non-humains. À la fin des années 1990, la charte d'Aalborg a été l'une des premières chartes concernant les stratégies urbaines de métropolisation qui sollicitait la notion de résilience. Nous sommes trente ans après, et la charte d'Aalborg est toujours autant d'actualité, et finalement assez peu suivie alors qu'elle possède un vrai potentiel d'opérationnalité. Donc une ville est « résiliente » parce que les équilibres biosphériques sont pris en considération, sans parler de la participation active

des citoyens. Parler de métropole résiliente c'est considérer que les citoyens peuvent être des tiers-résilients s'ils participent activement, démocratiquement, à la gouvernance. La notion de « communs » peut renvoyer également à celle de « communs négatifs »<sup>3</sup>, qui concerne la gestion commune des externalités négatives, des déchets par exemple. La notion de responsabilité individuelle est déterminante mais insuffisante pour traiter les « communs négatifs ». Il faut une politisation de la responsabilité, autrement dit une responsabilité collective pour corriger ces externalités négatives systémiques, chacun seul dans son coin ne peut y parvenir. C'est un dilemme qui renvoie au passage de l'impératif catégorique kantien à l'impératif catégorique jonassien. Sans oublier le fait qu'il nous faut considérer cette vulnérabilité comme un levier capacitaire, à penser ensemble, et à corriger ensemble. Il y a également la notion d'*undercommons*, qui est de plus en plus sollicitée dans les *cultural studies*, *post-colonial studies*. Les *undercommons* désignent des communautés plus marginales, plus autochtones, généralement localisées dans les Suds, qui ont expérimenté avant les pays occidentaux, des risques systémiques et environnementaux, et qui sont susceptibles de leur enseigner quantité de choses. Ce sont souvent des cultures qui témoignent de relations entre nature et culture différentes. Ce sont des dispositifs exemplaires dans la mesure où ils sont souvent localisés sur des hotspots de la biodiversité. Pour ma part, j'ai voulu dresser une carte des hotspots de la vulnérabilité, autrement dit ces lieux aux confins de différentes vulnérabilités – économique, culturelle, environnementale, sociale, technoscientifique,

industrielle – qui peuvent nous permettre d'expérimenter d'autres modes de gouvernances, ou encore des approches capacitaires (endogènes) de la vulnérabilité.

Nous pouvons et devons tirer quantité d'apprentissages qui viennent du Sud, des Suds pour le Nord. C'est un autre chemin vers l'Universel, qui avait été ces dernières décennies quelque peu capté, confisqué, par une sorte d'impérialisme culturel ou d'occidentalisation, alors que la question de l'Universel est plus vaste que son visage occidental. Donc, là aussi, on peut parler de résilience.

La notion de résilience charrie toute une charte de nouvelles pratiques, des nouveaux manifestes d'architecture urbaine, des trames vertes, bleues, des mobilités douces, etc. Résilience, aussi, parce que, je l'ai dit tout à l'heure, il y a une modélisation dite d'effondrement. Qu'est-ce que la modélisation dite d'effondrement ? C'est tout simplement ce fait d'identifier à un moment donné sur une courbe un point à partir duquel il y aura un phénomène de raréfaction d'accès à une ressource essentielle. Ce qui « s'effondre » c'est le caractère équitable de l'accès à la ressource, indépendamment de la ressource elle-même. Ce n'est donc pas un effondrement au sens où la ressource disparaît instantanément, mais un effondrement au sens où le contrat social est menacé : à partir de ce moment-là, il n'est plus possible d'assurer au plus grand nombre un accès équitable à ladite ressource vitale. Aujourd'hui, nous sommes déjà dans des modélisations dites d'effondrement sur des grandes villes. À Capetown (Afrique du Sud), à partir d'avril-mai, l'accès à l'eau est raréfié, et la

priorisation, le rationnement, se mettent en place. Qui dit priorisation dit arbitrages éthiques extrêmement compliqués, tensions sociales et culturelles autour dudit arbitrage. Qui dit rationnement dit économie de la rareté dit dérégulation du système économique et politique, fragilisations de la cohésion de la communauté. Or la solidarité n'est nullement un enfant de l'économie de survie. C'est un enfant de la

## COMMENT CRÉER DES VILLES DONT L'ATTRACTIVITÉ EST CERTAINE SANS QU'ELLE PHAGOCYTE SES ALENTOURS ?

construction sociale, de l'État social, du maintien de la qualité de vie humaine. Là où croît le péril croît aussi ce qui sauve, dit Hölderlin, mais la vérité c'est que la spontanéité de la solidarité est rare, profondément culturelle, et qu'elle a besoin d'un « milieu » social et culturel pour maintenir sa durabilité.

Évoquer la résilience, c'est donc affronter ces différents enjeux liés à la vulnérabilité systémique. C'est aussi prendre en considération la dimension holistique des phénomènes. Prenons un exemple tout récent, qui concerne la « biologisation de la vie ». La gestion gouvernementale de la crise sanitaire a privilégié la biologisation de la vie et de la santé, du moins dans un premier temps. Puis elle s'est rendu compte – c'est d'ailleurs la définition de l'OMS : la santé

n'est pas l'absence de maladie mais un état complet de santé physique, psychique, social – que la seule manière de défendre la santé des individus était de prendre en considération l'indivisibilité de la vie, autrement dit la vie biologique, mais également la vie sociale, psychique, culturelle, démocratique, économique, etc. Demain, ce plaidoyer pour l'indivisibilité de la vie et de la santé sera au cœur des politiques publiques, et plus globalement des stratégies gouvernementales des États de droit. En contexte pandémique, la question n'est pas uniquement celle de la gestion pandémique. C'est celle de la gestion démocratique et sociale de la pandémie. Autrement dit, comment nous produisons des solutions collectives qui ne confinent pas à renforcer les états d'exception, les banalisations de l'état d'urgence et d'exception. Gérer non-démocratiquement les failles systémiques, nous voyons parfaitement à quoi cela ressemble, la Chine en est un parfait exemple. L'enjeu français, européen, occidental, est différent. Il ne doit pas accompagner cette tendance liberticide de la raison d'exception. Résilients nous serons si nous parvenons à créer une gestion compatible avec l'État de droit.

Résilience aussi, lorsqu'il s'agit d'évoquer les notions de périphérie et de centre, grandement développées tout au long du colloque : comment créer des villes dont l'attractivité est certaine sans qu'elle phagocyte ses alentours.



près avoir évoqué rapidement la notion de résilience, prenons celle de « capacité » ou de « capacité », bien développée chez Amartya Sen<sup>4</sup>, Martha Nussbaum<sup>5</sup>, et quantité d'autres auteurs. Nussbaum a travaillé sur les émotions démocratiques et elle a voulu définir dix capacités fondamentales, vitales, pour penser les politiques publiques et qui peuvent ici nous aider à définir ce qu'une ville capacitaire pourrait être.

En se référant à Nussbaum, la première des dix capacités centrales, fondamentales de la vie humaine que la ville devrait assumer est la préservation de qualité de la santé, comme si elle était un test de crédibilité de la citoyenneté, sa version « concrète », incarnée. Mener une vie digne, entendez, appliquer la notion de *common decency* au domaine de la



santé. La ville comme un territoire où la santé décente se déploie.

Les trois premières capacités sont, sans surprise, dédiées aux droits fondamentaux de la santé et de la mobilité : se déplacer librement, être sécurisé dans son corps, de façon intérieure et extérieure pourrait-on commenter.

La quatrième capacité semble, en revanche, plus étonnante, si on l'inscrit dans un cahier des charges pour une ville. Mais l'étonnement s'arrête car il s'agit simplement de l'autre nom de la culture, de la ville comme ressource culturelle essentielle. Nussbaum défend le droit d'user de ses sens, de son imagination, de sa raison et de sa pensée. Il ne s'agit pas là d'une défense de la libre expression, qui renvoie à une autre capacité, il s'agit de la défense de cet usage combiné des émotions et des cognitions, une manière très sensible de penser, une esthétique de la pensée. Or, la période de la Covid-19 passant, nous nous rendons compte que la défense du sensoriel n'est nullement anodine. Nous vivons un moment de restriction du sensoriel : les masques, l'impossibilité de se toucher. Demander à une ville de réfléchir à des façons de préserver l'utilisation de nos sens, est donc tout sauf anodin. On sait par quantité de travaux, relevant des champs de la psychodynamique, de la psychopathologie, des sciences comportementales, que la communication inter-corporelle, la communication non verbale, la réalité tactile, la spécificité culturelle de la proxémie, le jeu de la distance entre les êtres, etc., tout cela participe activement à la qualité et à la pérennisation de l'*affectio societatis*. Cela ne signifie pas que nous

sommes en danger de disparition de l'*affectio societatis* mais qu'il est néanmoins, actuellement, mis à rude épreuve, et se révèle donc moins apte à nourrir la cohésion de la communauté. Sans parler du fait que la réalité épidémique perdurant, par sa récurrence notamment, nous ne pourrons pas nous satisfaire de tels appauvrissements en matière d'*affectio societatis*. Inventer d'autres façons de procéder pour récupérer cette utilisation capacitaire des sens est donc nécessaire.

La cinquième capabilité renvoie au droit et à la capacité immuables de s'attacher, d'aimer, d'avoir un développement émotionnel non contraint par la peur et l'angoisse, de produire des affinités électives, autrement dit de choisir hors contrainte ceux que l'on désire aimer. En somme, le droit de dépendances choisies. Cela n'est pas sans nous rappeler l'apport des théories de l'attachement, et de la libre association, dans le juste développement des individus. L'État de droit défend la possibilité pour chacun de formuler des attachements, des loyautés qui sont préférentielles. Autrement dit, témoigner de l'attention à un objet choisi, à un être élu par soi seul, sachant que la question de l'objet n'est pas forcément ici la plus importante. Pouvoir porter « attention à », bénéficier collectivement de conditions de possibilité de cette attention, est tout aussi important. La ville protège à des régimes d'attention, et il est déterminant de considérer que l'espace public doit pouvoir solliciter et générer un mode d'attention particulière.

Nos espaces publics sont encore trop confisqués par la marchandisation. D'ailleurs, rappelons que les mouvements de désobéissance civile ont été ces derniers temps des mouvements d'occupation des lieux, des places publiques, comme s'il s'agissait de se réapproprier un bien commun, qu'il s'agissait de le définir comme inappropriable, protégé de la privatisation excluante. C'est aussi une manière de s'ancrer, de se territorialiser, on pense aux ZAD ou aux tiers-lieux qui se démultiplient dans les villes. Quantité de citoyens sont en recherche des formes d'occupation différentes, éphémères, la nuit, le jour. Le mouvement « La Preuve par 7 » de Patrick Bouchain, architecte et urbaniste, s'appuie sur cette philosophie de l'existant, de faire avec, de réhabiliter les lieux en les transformant en « communs ». C'est également une façon de manier la norme, précisément en dénormalisant. Il y a vingt ans, nous aurions parlé de squat, mais le projet de l'Hôtel Pasteur à Rennes n'est nullement un « squat », c'est un lieu qui a été petit à petit réapproprié par des citoyens, ayant une vocation « publique ». Les individus arrivent, s'installent dans un lieu qui, normalement, ne peut plus recevoir. Là ils usent de toutes leurs compétences pour réhabiliter les lieux, en dénormalisant, car souvent les lieux sont patrimoniaux et ne peuvent pas suivre toutes les nouvelles normes, qui les rendraient inexploitable pour la communauté. Donc il faut pouvoir prouver la viabilité d'autres modes d'habitation et d'usage, en assurant la sécurité des uns et des autres. Avec cet existant ils construisent des tiers-lieux hybrides. Prenons l'hôtel Pasteur à Rennes : en bas, il y a une crèche, puis on monte, et les résidents changent de nature, jusqu'à la mise en place d'un laboratoire avec des chercheurs. Il y a

un endroit qui peut être marchand, etc. Tout ça pour dire que ces formes de création d'habitat, d'habitabilité d'un endroit, sont des formes qui, aujourd'hui fonctionnent selon les normes de la transition écologique, en respectant les règles et les usages de l'économie solidaire, et sont tout simplement des « communs ». Ces lieux traduisent une combinaison entre un

CONSTRUIRE  
UNE VILLE OÙ  
CHACUN PEUT  
PARTICIPER  
ACTIVEMENT ET  
EFFICACEMENT  
AUX CHOIX  
POLITIQUES.

phénomène de singularisation forte et en même temps une dynamique collective. La gouvernance de ces lieux est plus participative, et relève souvent de l'auto-gestion.

Les sixième et septième capacités renvoient à l'*affectio societatis*, ou au capital social, autrement dit à l'alliance associative, de qualité, que nous formons avec les autres, ce droit à l'interaction sociale de qualité. Nous en avons parlé abondamment. Le droit aux émotions démocratiques, au sens de l'affiliation, le juste dé-

veloppement émotionnel. Et point important qui nous rappelle la théorie de l'incomplétude de la justice<sup>6</sup>, le droit de participer à une conception du juste, la participation à une rationalité publique, mais également l'élaboration d'une raison pratique, poser une forme de morale propre, pour sa vie privée.

La huitième capacité témoigne d'une nouvelle aspiration citoyenne : le lien avec le vivant, la prise en considération de la nature, de l'éthique environnementale, voire de la justice environnementale, mais également tout ce qui peut relever de l'éthique animale. Elargir le cercle de l'éthique au vivant. Être capable de développer une attention pour les animaux, les plantes, le monde naturel. Le citoyen considère que le rapport à la nature est une forme d'augmentation de sa citoyenneté, ou de viatique nécessaire au déploiement heureux de cette dernière.

Neuvième capacité : le jeu. Jouer donc, autrement dit l'individu n'est pas dans une situation de survie, il peut rire, faire semblant, sa vie n'est pas en danger. Permettre le jeu, c'est user de distance et de liberté. On pourrait trouver cela superfétatoire, mais c'est le signe hautement qualitatif du bien-être. Le jeu, c'est la part d'invention de chacun.

Enfin, la dernière capacité renvoie à la maîtrise de son environnement, notion éminemment politique. Il s'agit de construire une ville où chacun peut participer activement et efficacement aux choix politiques. L'invention de la « liberté des Modernes » se poursuit et elle a pour cadre d'expérimentation la ville, le territoire urbain et péri-urbain. Nussbaum renvoie également à l'éthique de la reconnaissance chère à Honneth<sup>7</sup>, et à son application dans le monde du travail. Qu'est-ce qu'une ville que l'individu reconnaît, et où il se sent reconnu ?



avant de conclure, reprenons la notion de Bruno Latour concernant les « programmes d'atterrissage ». Latour est sans doute l'un des auteurs les plus pertinents pour articuler le niveau « méta » avec les niveaux pratico-pratiques, comment les nouveaux paradigmes viennent transformer l'intérieur de nos vies et vice et versa. C'est très intéressant car cela nous pousse à dépasser la thèse développée dans *Le Principe responsabilité*<sup>3</sup>, texte qui a été par ailleurs déterminant dans la critique du progrès et la mise en place de l'éthique environnementale. Jonas y produisait un dépassement de l'éthique kantienne en considérant que l'éthique kantienne : « agis de telle sorte que la maxime de ton action soit universalisable », qui est une éthique personnelle, était désormais insuffisante pour produire une transformation de ce monde. L'éthique

devait devenir publique, politique, collective. Faire des « petits » gestes serait insuffisant pour élaborer et instaurer la transition écologique nécessaire. Jonas a tout à fait raison. Pour autant, Latour n'a nullement tort, et son apport est tout aussi essentiel. Latour nous rappelle à quel point, malgré tout, la question individuelle est encore et toujours extraordinairement pertinente dans un monde où l'individu est le premier moteur de l'Histoire. Nous vivons dans des mondes où l'individualisme méthodologique constitue le cadre des différentes idéologies modernes. Latour, dans son programme d'atterrissage, parle d'une révolution du détail, et je pense que la ville, fondamentalement, peut être le lieu privilégié de cette exploration du détail, détail de nos vies, détail de nos usages. Pourquoi cette révolution du détail est-elle si importante chez Latour ? Parce qu'il voit que pour sortir du déni généralisé – alors même que la cause environnementale fait consensus, au niveau déclaratif – il faut en passer par une forme de « vécu », d'incarnation. La réalité incorporée de la transition écologique n'existe pas encore. La révolution du détail est là pour que chacun trouve le moyen d'être concerné par cette transformation essentielle, nullement théorique.

La ville peut devenir ce territoire de l'exploration du détail. Elle est l'échelle humaine, à dimension humaine, de la transformation de nos vies ordinaires. Il se joue par le détail, à la fois de l'hyper local et du global. Pour ma part, je viens d'un territoire qui connaissait bien ces géométries particulières. Les schèmes de la Renaissance maniaient ensemble ce qui a

été opposé par la suite. Au cœur de la Renaissance, il y a par ailleurs un antécédent de la ville-monde, la Cité-État. Nous allons retrouver un âge où les Cités-États challengent les États sur leurs souverainetés. Les grandes transformations écologiques et sociales seront portées par les villes-mondes,

mais aussi ces villes de dimension moyenne, prêtes à produire un « récit », incarnant un « imaginaire ».

## LA VILLE PEUT DEVENIR CE TERRITOIRE DE L'EXPLORATION DU DÉTAIL (...), DE LA TRANSFORMATION DE NOS VIES ORDINAIRES.

La révolution du détail chez Latour, c'est tellement juste. Cela dit aussi, que la dimension planétaire, terrestre, biosphérique, n'a strictement rien à voir avec la globalisation telle que nous l'entendons économiquement, voire idéologiquement. La mondialisation dans sa version globalisée et non terrienne renvoie à du réductionnisme, de l'uniformisation dangereuse. La dimension planétaire est

constellaire, micrologique, elle est indissociable de la révolution du détail. Le détail est une manière de saisir la sophistication de cette dimension planétaire qui renvoie à des équilibres écosystémiques très fins, à des lois de coopération créatrice extrêmement sophistiquées et qui demandent, au



contraire, d'être très attentif à la singularité des choses, des systèmes endogènes, des milieux, etc., et pas du tout dans cette espèce de surplomb morne, qui passe totalement à côté du pacte d'intelligence fort qui existe entre les éléments de la vie.

Voilà, quelques éléments, pour rappeler à quel point il nous faut solliciter les sciences humaines et sociales pour penser la démocratie et la ville de demain.



## NOTES

**1** Bruno Latour, *Où atterrir ? Ou comment s'orienter en politique*, La Découverte, 2017, 160 p.

**2** Zygmunt Bauman, *Liquid Modernity*, Polity press, 2000, 240 p.

**3** Alexandre Monnin et Lionel Maurel, Commun négatif  
<https://politiquesdescommuns.cc/glossaire?#communnegatif>, 2020

**4** Amartya Sen, *Commodities and Capabilities*, OUP Catalogue, 1999, Oxford University Press.

**5** Martha Nussbaum. "Capabilities as fundamental entitlements: Sen and social justice." *From employability towards capability* 4 /15, 2009.

**6** Amartya Sen, *The Idea of Justice*, London: Allen Lane & Penguin Books, 2009, 496 p.

**7** Axel Honneth. « La théorie de la reconnaissance : une esquisse », *Revue du MAUSS*, 23/1, 2004, pp. 133-136.

**8** Hans Jonas, *Le principe responsabilité*, Flammarion 1979 (2013), 480 p.



## BIBLIOGRAPHIE

Zygmunt Bauman, *Liquid Modernity*, Polity press, 2000, 240 p.

Axel Honneth. « La théorie de la reconnaissance : une esquisse », *Revue du MAUSS*, 23/1, 2004, pp. 133-136.

Hans Jonas, *Le principe responsabilité*, Flammarion, 1979 (2013), 480 p.

Bruno Latour, *Où atterrir ? Ou comment s'orienter en politique*, La Découverte, 2017, 160 p.

Martha Nussbaum. "Capabilities as fundamental entitlements: Sen and social justice." *From employability towards capability* 4 /15, 2009.

Amartya Sen, *Commodities and Capabilities*, OUP Catalogue, 1999, Oxford University Press

Amartya Sen, *The Idea of Justice*, London: Allen Lane & Penguin Books, 2009, 496 p.



## **Cynthia Fleury**

est professeur titulaire de la Chaire Humanités et Santé au Conservatoire National des Arts et Métiers, et titulaire de la Chaire de Philosophie du GHU Paris Psychiatrie et Neurosciences.

Elle a récemment publié *Ci-gît l'amer. Guérir du ressentiment* (2020) et *Le soin est un humanisme* (2019) aux éditions Gallimard.





**PLATEFORME D'OBSERVATION  
DES PROJETS ET STRATÉGIES URBAINES**

Plan urbanisme construction architecture

Grande Arche de la Défense – Paroi Sud

Ministère de la Transition écologique et solidaire

Ministère de la Cohésion des territoires et des Relations avec  
les Collectivités territoriales

92055 La Défense Cedex

+ 33 (0)1 40 81 24 37

Directrice de la publication :

Hélène Peskine

Directeur du Programme POPSU :

Jean-Baptiste Marie

Coordination :

Bénédicte Bercovici, Christophe Perrocheau, Aurore Meyfroidt

Impression :

Stipa

Conception graphique en logiciels libres :

Figures Libres / Maud Boyer et Sandrine Ripoll

Typographies :

Open Sans, Steve Matteson

Ostrich Sans, Tyler Finckn

Volkorn, Friedrich Althausen

2021

ISBN 978-2-11-138199-5

ISSN 2609-3405





La plateforme d'observation des projets et stratégies urbaines – POPSU – met en dialogue l'expertise des acteurs locaux et les savoirs des milieux de la recherche pour mieux comprendre les enjeux et évolutions associées aux villes et aux territoires. Elle vise également à capitaliser les connaissances établies sur les métropoles et à en assurer la diffusion.

[www.popsu.archi.fr](http://www.popsu.archi.fr)

[www.urbanisme-puca.gouv.fr](http://www.urbanisme-puca.gouv.fr)



**GOUVERNEMENT**

*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

**PUCA**

plan  
urbanisme  
construction  
architecture